

qui force nos cultivateurs de s'expatrier. C'est un entraînement qu'il nous est difficile d'expliquer. Quand ce n'est pas le chef de la famille qui désire quitter le foyer, c'est l'épouse qui à force d'instances prend le chemin des Etats-Unis avec ses filles, quand elle n'a pas réussi à amener avec elle ses garçons; il arrive même qu'une femme n'ayant pas d'enfants, laisse seul son mari, sous le futile prétexte qu'elle ne peut obtenir toute l'aisance qu'elle désire dans son propre foyer; des amis, qu'elle a aux Etats-Unis, lui ont écrit qu'il y avait là une mine d'or, et elle ne peut résister à l'appât qui lui est présenté. Voyons un peu ce qui en est; et pour cela, nous donnons ici quelques extraits de journaux français publiés aux Etats-Unis, que nous ne saurions taxer d'exagération, puisqu'étant publiés sur les lieux mêmes, leurs écrivains doivent être bien renseignés.

Voici ce que nous lisons dans le *Jean-Baptiste*, publié à Northampton :

"La prospérité semble renaitre au Canada; l'argent y abonde; on peut aujourd'hui emprunter de petites sommes à 6 par cent. Les prix des denrées augmentent en proportion, et aujourd'hui les journaliers ont un prix convenable. Il est très probable que durant les semailles et la moisson, ils obtiendront des prix exagérés, car les hommes de peine se font rares. Cependant l'émigration ne se ralentit pas. Les chars sont chargés de têtes et de paillages, chaque semaine. On dirait qu'aux Etats-Unis, il n'y a qu'à manger les poulets qu'on y trouve tout rôtis. On a beau dire qu'au Canada, il y a autant d'argent à faire et beaucoup plus de beau temps à y avoir que dans ces manufactures empoisonnées, rien n'y fait.

"Le mouvement est donné: c'est la mode: il faut partir....."

Voici encore ce que nous lisons dans le *Messenger* publié à Lewiston, Maine, en date du 24 mars dernier :

".....Au printemps renaît, dit on, la vie et l'espérance; il semble en être tout autrement au Canada. C'est au printemps que les canadiens, comme emportés par une fatalité que nous ne pouvons comprendre, nous arrivent en masse. C'est au printemps, alors que la Providence leur offre de beaux champs à cultiver, que nos compatriotes désertent leurs terres pour venir augmenter le nombre des pauvres malheureux qui végètent sur la terre étrangère.

"Que viennent faire ici ces milliers de canadiens? Nos manufactures regorgent d'employés, et pas un homme ne peut y trouver sa place, sans travailler pour un salaire ridicule, et sans faire tout à ceux qui y sont employés depuis des années, et qui n'ont souvent que ce faible moyen de gagner leur vie et de nourrir une famille. Nos rues sont remplies de désœuvrés qui se plaignent du temps dur et de la rareté de l'ouvrage; et, cependant, malgré tous les avertissements de la presse, malgré l'expérience de ceux qui retournent au pays, découragés et plus pauvres que lorsqu'ils l'ont quitté, les canadiens nous arrivent par centaines et par milliers, et ce malheureux courant d'émigration semble défier tous les efforts que font les hommes vraiment patriotes pour lui poser des digues.

"On dirait qu'une malédiction pèse sur le Canada et que nos compatriotes ne peuvent y trouver le repos et la vie....."

— A l'occasion de l'entrée d'une de ses filles dans la communauté des Révérendes Sœurs de la Charité, M. C. S. Rodier, de Montréal, a donné la belle somme de soixante mille piastres (60,000) à cette importante institution. Comme le font remarquer nos confrères de Montréal, M. Rodier a déjà donné des preuves de sa charité. Lors des embellissements de l'intérieur de l'église Notre-Dame, à Montréal, c'est lui qui a tous écrit la plus forte somme.

L'Union Sucrière Franco-Canadienne.—Les journaux de Québec et de Montréal ont publié une correspondance de M. Legru, représentant de l'Union Sucrière Franco-Canadienne. M. Legru place cette question sous son véritable jour, et nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt cette correspondance. Voici ce qu'écrit M. Legru :

L'Union Sucrière Franco-Canadienne est constituée d'une façon définitive, au capital de 10,000,000 de francs par émissions successives. Un million est déjà versé pour la construction de la première usine à Berthier en haut, P. Q., dont on commence dès maintenant les travaux et qui produira du sucre l'automne prochain. Le conseil est composé de MM. Chopin, Masson, Schacher, Lafrenière, Tranchemontagne, Manger, Macherez, conseil technique, Legru, voix consultative.

L'union sucrière, si l'essai de la première usine confirme ses espérances, ne se contentera pas d'établir et d'exploiter des usines à sucre pour son propre compte, mais elle aidera de son concours les associations qui voudraient établir et exploiter des manufactures analogues. Elle aiderait de ses capitaux des usines qui ne seraient point sous sa direction immédiate et s'intéresserait dans les opérations qui se rapprocheraient de sa spécialité, et cela de la façon la plus large.

J'attends beaucoup à parler de formation de nouvelles sociétés tant dans Ontario que dans la Province de Québec et je crois bien faire, pour prévenir l'entraînement vers cette industrie essentiellement française, de présenter quelques observations.

Aux Etats Unis, quoique l'industrie du sucre de betteraves y soit introduite depuis plus de quinze ans, elle a fait pendant cette longue période bien peu de progrès. A peine existe-t-il aujourd'hui aux Etats-Unis plus de 11 à 12 usines de faible importance, et encore ces usines ne sont pas bien prospères, quoiqu'elles y rencontrent les mêmes avantages qu'au Canada: protection et bonne qualité de produit, quoique peut-être plus de difficulté pour la culture de la plante. J'attribue le peu de résultat pratique à ce que ces usines ont été établies avec un capital insuffisant et en se basant sur des profits certains sur le papier d'après les calculs de gens très autorisés; mais malheureusement ces profits ont fait défaut parce que le capital trop minime n'a permis l'achat de ce matériel déficieux, ou parce que les hommes spéciaux mis à la tête de l'entreprise manquaient de l'expérience nécessaire pour la mener à bien; peut être aussi le succès a-t-il manqué par des causes imprévues ou que, tout en les prévoyant, on avait supposé pouvoir aisément surmonter. Cette industrie pour être menée à bien exige de grands capitaux et parfois des sacrifices pendant les premières années, jusqu'à ce que